

« Prenez du recul ! »
(A. J. Greimas)

Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure

Actes du congrès de
l'Association Française de Sémiotique

Centenaire de la naissance
d'Algirdas Julien GREIMAS (1917-1992)

Unesco, 30 mai-2 juin 2017

AFS Éditions

Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure

Actes du congrès de l'Association Française de Sémiotique

Centenaire de la naissance
d'Algirdas Julien GREIMAS (1917-1992)

Unesco, 30 mai-2 juin 2017

Coordinateurs

Denis BERTRAND
Jean-François BORDRON
Ivan DARRAULT
Jacques FONTANILLE

Responsable de l'édition numérique

Verónica ESTAY STANGE



Association
Française
de Sémiotique

AFS Éditions

ISBN : 979-10-95835-01-1
Publication en ligne : afsemio.fr / juin 2019

Comité Scientifique

Président : BORDRON Jean-François, Université de Limoges

ALONSO Juan, Université Paris V - Paris Descartes
BADIR Sémir, FNRS - Université de Liège
BASSO Pierluigi, Université Lumière Lyon 2
BERTRAND Denis, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
BEYAERT-GESLIN Anne, Université de Bordeaux 3
BIGLARI Amir, CeReS - Université de Limoges
COLAS BLAISE Marion, Université du Luxembourg
COSTANTINI Michel, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
COUEGNAS Nicolas, Université de Limoges
DARRAS Bernard, Université Paris I - Panthéon Sorbonne
DARRAULT-HARRIS Ivan, Université de Limoges
DONDERO Maria Giulia, FNRS - Université de Liège
ESTAY STANGE Veronica, SciencesPo-Paris
FONTANILLE Jacques, Université de Limoges
HENAULT Anne, Université Paris IV - La Sorbonne
LE GUERN Odile, Université Lumière Lyon 2
MANIGLIER Patrice, Université Paris-Ouest Nanterre
MOUTAT Audrey, Université de Limoges
PLOQUIN Françoise, Le Français dans le Monde
PROVENZANO François, Université de Liège
REYES Everardo, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis
TORE Gian Maria, Université du Luxembourg
VINCENSINI Jean-Jacques, Université de Tours
VISETTI Yves-Marie, CNRS - Paris
ZINNA Alessandro, Université de Toulouse

PREMIÈRE PARTIE

Du côté des principes

Phénoménologie de la structure : de l'idéalité formelle à l'incarnation cognitive

Jean PETITOT

Centre d'Analyse et de Mathématiques Sociales, EHESS-PSL, Paris

C'est évidemment une grande émotion que d'intervenir dans ce Congrès du Centenaire et je remercie les organisateurs de m'y avoir convié. Pour ceux et celles de ma génération qui ont fait partie des premiers disciples de Greimas, ce savant inspiré, scientifique et humaniste, nationaliste et cosmopolite, dialectologue, lexicologue, mythologue qui, comme il l'explique dans son « Essai d'autobiographie intellectuelle » et sa conférence de 1971 à Vilnius (publiée par Ivan Darrault) sur « Les problèmes généraux de la sémiotique » s'est voué à la « mission du XX^e siècle » qu'était, selon lui, « la constitution des sciences de l'homme », pour nous, donc, cette célébration remet narrativement en perspective le « sens de notre vie ». Elle est un récit cognitif et affectif qui récapitule et croise nos propres autobiographies intellectuelles et possède un côté quelque peu testamentaire.

Grâce à tout un ensemble de travaux, l'histoire du greimassisme est bien connue. Le numéro spécial des *Actes sémiotiques* dirigé par Eric Landowski, les recherches biographiques de Thomas Broden pour un numéro spécial de *Semiotica*, le volume d'entretiens édité par Amir Biglari, en sont des parangons récents.

En accord avec Jacques Fontanille, Denis Bertrand et Ivan Darrault, je vais me focaliser sur trois thèmes :

1. le statut de la formalisation en sémiotique structurale ;
2. le dialogue compliqué avec la phénoménologie ;
3. l'ouverture vers les sciences cognitives.

1. La formalisation en sémiotique structurale

1.1. Constituer les sciences humaines

Comme le savent beaucoup d'entre vous, dans les années 1970, mon investissement majeur en sémiotique a concerné la formalisation des structures élémentaires. Très tôt, dès les classes préparatoires, bien qu'ayant opté pour les mathématiques pures, j'avais été passionné par la qualité théorique du structuralisme de Lévi-Strauss. J'avais commencé à suivre ses cours au Collège de France et à lire Saussure et Jakobson. La lecture de *Sémantique structurale* fut un choc intellectuel. Je retrouvais chez Greimas les qualités du vrai savant que j'appréciais tant dans la pensée et la pratique mathématiques : la rigueur inflexible, le sens aigu du théorique, la responsabilité argumentative, la ferveur de l'esprit, la retenue sentimentale, bref, ce « respect de la science et de la beauté » dont il parla plus tard (1985) à Vytautas Kavolis. Une telle « mission de constitution » m'appelait.

Dans sa conférence de Vilnius de 1971, Greimas explique que « la sémiotique en tant que science est (...) le lieu de la création – qu'elle se pose comme objectif – d'un langage mathématique adapté aux sciences humaines. » (24) Et qu'il s'agissait là d'un « idéal éloigné », d'un « horizon » « systémique » et « cybernétique ». C'est un idéal de cet ordre qui a fonctionné pour moi comme Destinateur. Mais encore fallait-il disposer d'une *mathématique idoine au concept de structure*. Or rien de tel n'existait dans les années 1960. Cela nous conduit à un premier problème clef.

1.2. Axiomatisation, schématisation, modélisation

En ce qui concerne la formalisation d'un domaine de réalité, il est essentiel de comprendre les différences entre axiomatisation, schématisation et modélisation. On part d'un corpus de phénomènes empiriques (en l'occurrence les structures narratives observées, décrites, classifiées, conceptualisées par tous les éminents spécialistes dont Greimas s'est inspiré). Ces phénomènes exemplifient un phénomène noyau (en l'occurrence des systèmes d'écart différentiels sémantiques et des syntaxes actantielles). Pour conceptualiser ce domaine de réalité on construit comme dit Greimas « un édifice théorique », i.e. une théorie *conceptuelle* partant de concepts empiriques descriptifs pour aboutir à des concepts de plus en plus abstraits et *catégoriaux*. Au sommet de l'architecture se trouve ce que l'on appelle les « indéfinissables » de la théorie qui ont valeur d'*universaux*. Inspiré par des logiciens comme Carnap et des formalistes comme Hjelmlev, Greimas a été très clair sur ce point. Le *Dictionnaire* en est un admirable exemple.

Mais on rencontre ici une croisée des chemins qui m'a d'emblée orienté. Que faire avec les indéfinissables? En mathématiques, on utilise la méthode dite des *définitions implicites*, qui est caractéristique de l'axiomatique depuis Euclide et qui consiste à remplacer la définition introuvable des indéfinissables par des règles opérationnelles d'usage. Greimas a opté pour cette voie-là. A ce sujet, j'ai été très intéressé par sa discussion avec Kavolis. Il explique très bien la méthode axiomatique : « On est (...) obligé de rassembler tous les concepts indéfinissables et les utiliser pour formuler son axiomatique, car ce n'est qu'à cette condition qu'une théorie peut être opérationnelle » (17). Mais il explique aussi que c'est avec les indéfinissables « que les problèmes philosophiques commencent ». On a l'impression qu'une de ses critiques majeures envers la philosophie porte sur ce point : remplacer la définition introuvable des indéfinissables par des idées spéculatives incompréhensibles et incommunicables. C'est en ce sens qu'il affirme qu'« on ne peut pas (...) philosopher sous peine de voir le projet scientifique disparaître ». Opérationnalité axiomatique vs obscurité spéculative, voilà l'alternative. Tout mon effort a consisté à dépasser cette antinomie.

Chez Greimas, les indéfinissables sont les catégories formelles a priori (au sens d'une Analytique transcendantale) constitutives du concept de structure : *continu / discontinu / discret* (avec une *projection* du discontinu sur le continu qui est à l'origine de l'*articulation* du continu en unité discrètes) ; *terme / relation* ; *identité / altérité* (l'altérité comprenant *distinction, différence, opposition*) ; *présupposition réciproque* et *implication* ; *totalité / parties* (méréologie) ; *local / global* ; *assertion / négation* (permettant de définir la contradiction) ; *jonction : conjonction / disjonction* ; *sujet / objet*, etc. C'est avec ces indéfinissables que Greimas a construit ses syntaxes conceptuelles articulant la forme du contenu. Il en a dérivé un métalangage descriptif dans le cadre d'une épistémologie de la formalisation très explicite qui, reprenant Hjelmlev, pose que le métalangage est lui-même une sémiotique. Selon lui, la formalisation consiste à doter les indéfinissables d'une « expression formelle », ce qui permet « de produire la [sémiotique] comme une 'pure algèbre' » (Dict., 225). Mais elle n'est qu'une simple « représentation », la réalité empirique sous-jacente, la forme sémiotique comme « sens du sens » (Greimas 1970, 17), étant indépendante de la formalisation. Ceci-dit, que signifie « doter d'une expression formelle » ? Est-ce nécessairement axiomatiser ?

Si l'on regarde ce qui se passe dans des sciences naturelles comme la physique, on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas d'axiomatisation mais de *modélisation*. Elle consiste en général :

- a) à partir du phénomène empirique *noyau* dont traite la théorie conceptuelle-descriptive et à définir son *formatage* comme phénomène, c'est-à-dire *son format non-conceptuel de phénoménalité* ; c'est la base de tout ;

- b) à s'interroger sur l'existence de mathématiques appropriées aux caractéristiques de ce formatage du phénomène noyau : dans le cadre d'une philosophie transcendantale de la constitution, 1. et 2. correspondent au dégagement d'une *esthétique transcendantale* ; chez Kant, pour me mouvement, le formatage des phénomènes est spatio-temporel et assuré par des intuitions pures qui sont radicalement non-conceptuelles ;
- c) à *interpréter* — à *schématiser* — les concepts indéfinissables en termes de ces mathématiques spécifiques ;
- d) à *construire* mathématiquement à partir de là les concepts dérivés de la hiérarchie définitionnelle ;
- e) à élaborer des *modèles* diversifiés qui s'ajustent avec la *diversité* des phénomènes empiriques.

On voit alors fort bien la différence radicale qui existe entre ces deux façons de doter les indéfinissables d'une « expression formelle ». Du côté de l'axiomatique, la formalisation ne concerne que la conceptualité et ne prend pas en compte le format non-conceptuel de la phénoménalité. Du côté de la schématisation-construction-modélisation, on part au contraire du formatage non-conceptuel des phénomènes.

Pour la sémiotique greimassienne, le phénomène noyau est celui de *discontinuité qualitative* (d'écart différentiel, d'articulation, de segmentation d'un continuum). Le structuralisme repose sur une esthétique transcendantale de la discontinuité qualitative. Comme je l'ai très souvent souligné, c'est Gilles Deleuze qui a le mieux formulé ce point en 1973 dans *A quoi reconnaît-on le structuralisme ?* : « le structuralisme n'est pas séparable d'une philosophie transcendantale nouvelle, où les lieux l'emportent sur ce qui les remplit » (306) et « ce qui est structural c'est l'espace, mais un espace inétendu, pré-extensif, pur spatium » (305). Il s'agit du point clé, du point critique si l'on peut dire : *la forme du sens est une forme spatiale*, non pas évidemment au sens de l'espace externe naïf mais au sens du *type d'idéalité* qu'elle implique. Sa forme d'idéalité n'est pas symbolique comme en logique formelle mais géométrique : une structure est une configuration topologique de valeurs positionnelles. Ce que j'ai appelé un « schématisme de la structure » est un schématisme interprétant les catégories de « l'Analytique des concepts » sémiotique en termes « d'intuitions pures » topologiques du discontinu.

Le problème était donc de savoir s'il y avait ou non une mathématique des discontinuités qualitatives permettant de schématiser de façon idoine les indéfinissables sémiotiques. C'est là qu'a joué une *contingence de contemporanéité* qui a tout déterminé. C'est souvent le cas dans l'histoire des idées. En tant que jeune mathématicien, je travaillais au Centre de mathématiques de l'Ecole Polytechnique que venait de créer Laurent Schwartz et, en particulier, j'approfondissais la théorie des singularités dont l'un des principaux inventeurs était René Thom depuis les années 1950 (médaille Fields 1958). Je connaissais bien Thom et voilà qu'à partir de la fin des années 1960 il commença à expliquer que la théorie des singularités des systèmes dynamiques et de ce que l'on appelle leurs déploiements universels permettait de développer une géométrie générale des discontinuités qualitatives et de construire des modèles (i) des phénomènes critiques comme ceux de transition de phases, (ii) de la morphogenèse biologique, (iii) des structures linguistiques au sens de Jakobson et de Tesnière (qu'il admirait tous deux beaucoup).

Du Sens de Greimas paraît en 1970 ; *Stabilité structurelle et Morphogenèse* de Thom paraît en 1972 mais nous disposons du manuscrit dès 1969. Cette contemporanéité m'a guidé, comme le narrateur de *La Recherche*, de deux côtés, du côté de chez Greimas et du côté de chez Thom. On ne saurait trop insister sur le fait que beaucoup d'avancées scientifiques se sont opérées par la conjonction entre des théories conceptuelles-descriptives spécifiques et des mathématiques venues d'ailleurs mais qui se sont révélées adéquates.

2. Les modèles

2.1. Les modèles phonologiques

J'aimerais dire maintenant un mot sur les modèles morphodynamiques en sémiotique. Mais auparavant, j'aimerais rappeler que ces modèles sont des modèles *exacts* en phonologie où l'on dispose de données empiriques massives tant (i) sur l'audio-acoustique physique que (ii) sur la perception phonétique, qui est une perception dite « catégorielle » parce que, hautement non-linéaire, elle catégorise et discrétise les sons du langage en allophones de phonèmes, et que (iii) sur les systèmes phonologiques des langues naturelles. On peut modéliser complètement, rigoureusement et dans les détails, par exemple les *Preliminaries to Speech Analysis* de Raman Jakobson, Gunnar Fant et Morris Halle.

Cette profonde adéquation à la phonologie est méthodologiquement essentielle puisqu'elle justifie le transfert des modèles au structuralisme sémio-linguistique dans la mesure où ce dernier vient précisément d'un transfert de la phonologie.

2.2. « Topologie du carré sémiotique »

La première synthèse entre la sémiotique greimassienne et la morphodynamique thomienne, entre formes du sens et morphologies spatiales, s'est effectuée dans « Topologie du carré sémiotique » que j'ai publié en 1977 grâce à Pierre Ouellet dans les *Etudes littéraires* de l'Université Laval à Québec.

Je ne vais pas vous ennuyer en exposant pour la énième fois ces modèles de structures élémentaires. Dans le cadre de ce Congrès, je préfère me focaliser sur la dialectique entre *intensivité* et *extensivité* qui en est constitutive. Comme l'indique leur nom, les modèles morphodynamiques sont des modèles *morphologiques* et, dans la lignée de la Morphologie goethéenne qui est l'ancêtre du structuralisme, traitent les structures comme des morphologies naturelles. Mais comme leur nom l'indique aussi, ils sont des modèles *dynamiques* et cette dynamicité est une *tensivité* puisque, par définition, dans les sciences naturelles, la dynamique traite de grandeurs intensives (par exemple des vitesses ou des accélérations en Mécanique). Ces modèles ajoutent donc d'emblée une *tensivité mathématique*, immanente et constitutive, à la conceptualité abstraite non tensive du Greimas des années 60-70.

Mais l'on sait que la tensivité a été intégrée à la *conceptualité* sémiotique, en particulier avec les travaux de Claude Zilberberg et Jacques Fontanille. Il est donc intéressant, sur le plan de l'histoire des idées et de la philosophie des sciences, de comparer le *supplément mathématique tensif* des modèles dynamiques avec *l'enrichissement conceptuel tensif*.

La tensivité des modèles morphodynamiques est double.

2.2.1. Tensivité du premier ordre et potentiels générateurs

Il y a d'abord une tensivité disons du premier ordre qui vient du fait que les systèmes de détermination réciproque de valeurs positionnelles occupables par des termes (des sèmes) sont engendrés, comme dans les sciences naturelles, au moyen d'un *principe d'optimisation*, et plus précisément de *minimisation d'une énergie*. C'est un peu le geste fondateur. Dans les cas dits « élémentaires », l'énergie est une énergie potentielle et l'on part donc de *potentiels générateurs*. On les appelle des *dynamiques internes*. Les valeurs positionnelles sont alors les minima séparés par des seuils. Comme tous les minima et tous les seuils sont définis en même temps par le potentiel, on voit comment se schématise les indéfinissables de détermination réciproque et de système.

La tensivité du premier ordre, que l'on peut appeler « interne », est alors évidente. La hauteur du potentiel est un *degré* qui mesure une intensité et c'est une grandeur intensive. Les minima sont plus ou moins profonds, leurs écarts de hauteur sont plus ou moins grands, les seuils qui les séparent sont plus ou moins élevés. Cette tensivité mathématique schématisante est un précurseur mathématique de la tensivité conceptuelle introduite dans les années 80 par Claude Zilberberg comme « sous-jacente » aux sèmes et constituée de propriétés dynamiques.

Evidemment, cette définition dynamique-intensive des systèmes de places pose la question de savoir quelles *grandeurs extensives* peuvent être corrélatives de cette tensivité interne du premier ordre. Cela conduit au deuxième type de tensivité des modèles, quant à lui beaucoup plus profond.

2.2.2. Tensivité du deuxième ordre et déploiements universels

Un avantage majeur de ces modèles est que, en déformant les potentiels, on peut modifier tous les rapports internes d'intensité en même temps. Mais il existe plusieurs paramètres *extensifs* permettant de faire varier ces degrés et le potentiel générateur est donc une grandeur intensive contrôlée d'une façon extensive *multidimensionnelle*. Qui plus est, cette extensivité est liée à une intensivité interne très différente de celle dont nous venons de parler et que l'on peut appeler une *tensivité du deuxième ordre*.

L'apport principal des modèles morphodynamiques, celui qui repose sur des progrès mathématiques remarquables, qui fait intervenir la théorie des singularités et qui explique leur pertinence comme modèles de différenciation et de morphogenèse est d'avoir révélé le statut profond de cette tensivité du deuxième ordre et de l'extensivité corrélative.

Supposons qu'un système de valeurs positionnelles (de détermination réciproque de places) soit défini par un potentiel générateur. En jouant sur les paramètres de contrôle des minima et des seuils, on peut *fusionner* toutes les places en une seule. On obtient un potentiel avec un seul minimum. Mais ce minimum est, comme on dit, une singularité *dégénérée* : il contient *en puissance* plusieurs minima. Toute grandeur intensive peut ainsi se replier sur son degré 0. Kant le disait déjà. Et cette dégénérescence rend le potentiel *instable*. Le point essentiel est que toute instabilité a tendance à se stabiliser, à se « relaxer ». On dit alors que la singularité instable se *déploie*. Ce faisant, dans un processus de passage de la puissance à l'acte, le minimum dégénéré se scinde en plusieurs minima séparés par des seuils et l'on retrouve un potentiel générateur normal.

Le théorème de base (hautement non trivial) dit qu'il existe un nombre bien défini de paramètres indépendants, dits paramètres *externes*, regroupant toutes les possibilités qualitatives de stabilisations partielles ou complètes du potentiel instable. Cela précise considérablement les paramètres introduits plus haut. Les paramètres externes sont des grandeurs *extensives* engendrant ce que l'on appelle l'*espace externe* du *déploiement universel* du potentiel instable et de sa singularité dégénérée. On voit ainsi émerger de la tensivité interne du premier ordre une tensivité du deuxième ordre, beaucoup plus profonde, liée à des degrés d'instabilité / stabilité et de dégénérescence. Elle est corrélative de l'extensivité de l'espace externe et schématise la dialectique repliement / déploiement.

La notion de déploiement externe et extensif de singularités internes instables est inséparable de celle de morphologie. Pourquoi? Tout simplement parce que la *dimension* de l'espace externe (le nombre de paramètres de stabilisation indépendants) mesure un degré d'instabilité. Il y a donc des *sous-espaces* de l'espace externe de dimensions *intermédiaires* qui correspondent à des stabilisations seulement partielles où le minimum dégénéré ne s'est pas complètement différencié en minima et seuils non dégénérés. Ces sous-espaces singuliers s'appellent des strates. Ils segmentent l'espace externe et leur géométrie très typique y induit une morphologie. C'est ainsi que se trouve schématisée la projection du discontinu sur le

continu si chère à Greimas : les instabilités de la tensivité interne se déploient en discontinuités qualitatives dans les espaces externes.

2.2.3. Le lien avec *Tension et Signification*

Comme je le disais tout à l'heure, il est intéressant de relier ce schématisme morphodynamique (et donc *mathématique*) avec l'enrichissement *conceptuel* proposé par Claude Zilberberg et Jacques Fontanille dans *Tension et Signification* (1998). Le point est celui des liens entre *intensité et étendue*. L'intensité du deuxième ordre, disons « critique », qui reploie de façon instable plusieurs places, correspond à la façon dont, selon les auteurs, « l'intensivité se saisit de l'extensivité ». Dire que l'extensivité est l'étendue de l'espace externe d'un déploiement correspond très bien à leur notion de « diffusion ». La tensivité instable du deuxième ordre étant reployée, elle est bien « sans diffusion ». En revanche, une fois relaxées et déployées, les instabilités internes conduisent à des tensivités du premier ordre qui, elles, sont « avec diffusion ».

2.3. Rôles des déploiements universels

Avant que d'en venir à l'incarnation (l'embodiment) des structures, j'aimerais rappeler que de nombreux concepts greimassiens se trouvent schématisés très naturellement dans les modèles morphodynamiques.

- a) La *conversion* entre les oppositions sémiques de la sémantique fondamentale du parcours génératif et les rôles actantiels de la syntaxe fondamentale se schématise en posant que les actants occupent les places (les minima) alors que les sèmes occupent les seuils. La *complémentarité* sèmes/ actants est donc constitutive des modèles.
- b) Ces modèles actantiels sont, par construction, des modèles de *jonction* entre des actants syntaxiques dotés de compétences modales et des objets modalisés. Il y a *disjonction* lorsque deux places actantielles sont séparées par un seuil et *conjonction* lorsqu'une place actantielle est capturée par une autre place, ainsi que son seuil sémique, à travers ce qu'on appelle en dynamique une « bifurcation ». Quant à la relation polémique de conflit, elle signifie que les places disjointes sont énergétiquement équivalentes (de même tensivité interne).
- c) La *projection* de la dimension du paradigmatique sur celle du syntagmatique, que Greimas considérait être l'apport principal de Lévi-Strauss par rapport à Propp, se trouve rigoureusement schématisée par la notion de déploiement et sa dialectique interne/ externe. La famille des potentiels générateurs internes définit un *système* paradigmatique. Mais dans les espaces externes, on peut considérer des *trajectoires*. C'est le point crucial. Lorsque les trajectoires traversent des strates singulières du déploiement, il se produit des *interactions actantielles* de conjonction, de disjonction ou de conflit qui transforment les investissements sémiques. Les trajectoires externes syntagmatisent donc des interactions d'actants syntaxiques. Elles convertissent les *systèmes* (paradigmes internes) en *procès* et les systèmes axiologiques de valeurs en processus idéologiques pilotant les actions. On ne saurait trop y insister : sans déploiements externalisant les relations tensives internes, la projection du paradigmatique sur le syntagmatique n'est pas schématisable.
- d) Mais alors se pose le grand problème dit des *dynamiques externes*, à savoir celui des dynamiques, cette fois dans les espaces externes, qui pilotent les trajectoires externes de syntagmation. Pour ce faire, on doit introduire dans les modèles mathématiques ce que l'on appelle une *polarisation* des strates singulières, polarisation qui les rend *attractives* ou *répulsives*. Cette polarisation correspond à ce que Greimas appelait les dimensions

phorique (euphorie/ disphorie) et *thymique*, le sujet réagissant thymiquement à son environnement, comme il est dit dans *Du Sens II* (1983, 13) par « un système d'attractions et de répulsions ». Ce sont les *Destinateurs* garants des valeurs qui polarisent les espaces externes. Le phorique « porte vers ou loin de » et, en faisant évoluer les relations actantielles, réalise les compétences modales des actants en existence modale. Per Aage Brandt, dans sa thèse de 1987 *La charpente modale du sens*, a fait faire un pas de géant à la schématisation de *l'intentionnalité* et de la *modalisation* des sujets syntaxiques dans ce contexte. Là encore, on voit comment la structure *mathématique* même des modèles est en résonance avec des enrichissements *conceptuels*. Le lien est par exemple clair avec ce que Jacques Fontanille a appelé (*Actes Sémiotiques*, 2017) la corrélation entre « la modalisation du spectacle actantiel » et « la polarisation des valeurs narratives ».

On voit ainsi comment l'on passe dans les modèles d'actants syntaxiques à des actants *fonctionnels*, c'est-à-dire à des sujets sémiotiques sujets d'affects thymiques, de modalités du faire et de l'être, d'intentionnalité, de valeurs, d'axiologies, d'idéologies, de projets, bref de destins.

3. L'embodiment des structures

J'aimerais maintenant évoquer tout un ensemble d'autres recherches ne portant plus sur la formalisation des structures élémentaires mais sur l'interfaçage de la sémiotique avec d'autres disciplines. Presque toutes concernent le dépassement du principe méthodologique d'immanence vers la *substantialité concrète* des processus sémiotiques. En un mot, il s'agit non seulement de passer, comme nous venons juste de le voir, d'actants syntaxiques à des actants fonctionnels, mais d'actants fonctionnels à des sujets sémiotiques *réels*.

Pour ma part, je me suis ouvert à ces problématiques en deux temps. Dès le début des années 1970 dans le cadre d'une synthèse entre phénoménologie, morphodynamique et sémiotique. Puis, à partir du milieu des années 1980, dans le cadre des sciences cognitives et même des neurosciences cognitives. Je suivais alors l'anticipation de Claude Lévi-Strauss dans le *Finale* de *L'homme nu* : « Le structuralisme authentique cherche (...) à saisir avant tout des propriétés intrinsèques de certains types d'ordres. Ces propriétés n'expriment rien qui leur soit extérieur. Ou, si l'on veut absolument qu'elles se réfèrent à quelque chose d'externe, il faudra se tourner vers l'organisation cérébrale. » (561)

Mais là encore, il est véritablement intéressant sur le plan des idées, de noter la convergence remarquable de ces développements exogènes avec des enrichissements conceptuels endogènes successifs de la théorie sémiotique. Permettez-moi d'évoquer rapidement quelques-unes de ces convergences.

3.1. Phénoménologie de la perception et hylémorphisme

D'emblée, deux classes de liens m'ont frappé. D'une part, ceux entre la problématique des sujets sémiotiques et la phénoménologie du corps proprioceptif (*Leibkörper*, la « chair » chez Merleau-Ponty). D'autre par ceux entre la morphodynamique thomienne et la phénoménologie de la perception. Les deux convergeant vers une phénoménologie du sensible. Je commence par la seconde.

De façon clairement revendiquée, les modèles morphodynamiques sont des modèles *hylémorphistes* des morphologies sensibles du monde naturel. On peut montrer qu'ils sont tout à fait adaptés à une modélisation *naturaliste* de la phénoménologie de la perception (même si Husserl était radicalement antinaturaliste). On pourra consulter à ce propos le recueil *Naturalizing Phenomenology* que nous avons édité en 1999 avec Jean-Michel Roy,

Francisco Varela et Bernard Pachoud à Stanford University Press. L'implémentation neuronale de ces modèles est également largement confirmée par une masse de résultats expérimentaux récents sur ce que l'on appelle l'architecture fonctionnelle des aires corticales visuelles. On pourra consulter à ce propos *Neurogéométrie de la vision* et *Elements of Neurogeometry*. Ces domaines de recherche sont immenses.

Tout cela donne un sens scientifique technique à ce que Kant, dans sa *Critique du Jugement* de 1790 appelait la Nature comme *Techné* et même comme *Art*, c'est-à-dire la Nature comme productrice de *formes organisées*. C'est cette *techné* kantienne, héritière de l'hylémorphisme aristotélicien et source commune aux formes naturelles et aux oeuvres d'art, que Goethe a rethématisée explicitement dans sa *Morphologie*. Comme je l'ai souvent expliqué, la filiation de Goethe à Thom (en passant par Geoffroy Saint-Hilaire et D'Arcy Thompson) est essentielle pour notre propos car elle est, du côté des sciences biologiques, l'analogue parfait de celle conduisant de Goethe au structuralisme à travers le formalisme russe (Propp, Jakobson et bien d'autres). Claude Lévi-Strauss s'en réclame explicitement, dès *l'Anthropologie structurale* de 1958 et sa *Leçon inaugurale* au Collège de France en 1960. Propp hérite de Goethe et Greimas y pensait aussi puisque le fameux *Mehr Licht!* goethéen hésitant entre le trivial et le sublime conclut *De l'imperfection* (cf. le documentaire généreusement distribué dans ce Congrès).

J'ai eu le plaisir de débattre de la techné de la Nature avec Jean-Claude Coquet à propos de son ouvrage *Phusis et Logos* et de sa réhabilitation de la réalité de la phusis à côté de la rationalité du logos. Selon lui, en tant qu'expérience *vécue*, le monde sensible perceptif et somatique n'est pas une affaire de logos et une « phénoménologie du langage » adéquate doit coupler phusis et logos. Dans le ternaire phusis / techné / logos, par rapport à la techné, la phusis concerne l'implémentation physique, chimique, biologique, neuronale des formes alors que, toujours par rapport à cette même techné, le logos concerne la conversion des formes en structures conceptuelles.

3.2. La sémiotique du monde naturel et iconisme primaire

Il était naturel d'approfondir dans le contexte morphodynamique du début des années 70 ce que Greimas appelait la *sémiotique du monde naturel*. Il s'agissait de faire de cette sémiotique bien plus qu'une simple sémiotique figurative de surface permettant des effets « d'illusion référentielle ». Certes, comme cela avait été magistralement prouvé par l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss, le niveau figuratif du parcours génératif extrait, à partir des figures et de leurs constellations figuratives, des traits sémiques isotopant (en fait des classèmes), mais il y a bien plus dans le figuratif.

D'ailleurs la position de Greimas dans les années 60 était assez ambiguë à ce sujet. D'un côté, il affirmait que la perception est « le lieu non linguistique où se situe l'appréhension de la signification » et que la sémiotique avait pour vocation de décrire le monde sensible. Il admettait donc l'esthésie comme une instance *a quo*, non conceptuelle, du sens. Mais d'un autre côté, de même qu'il écartait à l'époque les structures de l'affect, il mettait les *structures* de la perception en tant que telle à l'écart des structures du sens. Sans doute parce que, par essence, la perception renvoie au monde extérieur alors que le principe d'immanence est « internaliste » et implique que l'on ne transfère pas dans l'édifice conceptuel de la sémiotique des éléments « externalistes ».

Mais nous rencontrons là un enjeu théorique considérable. Certes, la perception renvoie référentiellement au monde externe. Mais, indépendamment de toute référentialité, elle possède aussi ses structures propres, structures non conceptuelles et pré-sémiotiques que la Gestalthéorie issue de Brentano a bien mis en évidence (Stumpf, Meinong, Köhler, Koffka,

Kanizsa). Et le point crucial est que la « spatialité » (au sens du « pur spatium » de Deleuze) des schémas morphodynamiques *s'enracine dans ces structures perceptives*.

Il existe au moins deux aspects de cet enracinement.

- a) L'enracinement des syntaxes actantielles dans les structures perceptives. Cette thèse, d'emblée très importante chez Thom, a plus tard convergé avec la thèse fondamentale des grammaires cognitives telles qu'elles ont été développées par Len Talmy, Ron Langacker, George Lakoff, Eve Sweetser, Mark Turner, Mark Johnson, Peter Gärdenfors, Gilles Fauconnier. Avec Per Aage Brandt et Wolfgang Wildgen, nous avons beaucoup travaillé la question. La thèse est celle d'une *iconicité profonde* des syntaxes actantielles (ou des grammaires casuelles) au moyen d'« image-schemas ». Ceux qui sont intéressés peuvent consulter *Cognitive Morphodynamics* (2011) publié chez Peter Lang dans la collection de Per Aage Brandt et Wolfgang Wildgen. Le lien est profond avec les travaux de Jean-François Bordron sur *L'iconicité et ses images* (2011). Intuitif, proto-sémiotique, le « moment iconique » est un moment profond du processus génétique de constitution du sens. Il relie l'organisation phénoménale de l'être sensible à la sémiologie.
- b) Le deuxième aspect généralise le premier et concerne la façon dont la sémiologie est *contrainte* par l'organisation morphologique pré-sémiotique du monde naturel. J'ai eu la chance de pouvoir en discuter longuement avec Umberto Eco. Je me permets de renvoyer au récent recueil *The Philosophy of Umberto Eco*. Il appelait ces contraintes des « lignes de résistance de l'être » et en avait développé l'idée, en particulier dans *Kant et l'Ornithorynque*. Il s'agissait pour lui, non pas d'un « vétéro-réalisme » perceptif positif mais seulement d'un réalisme « négatif » imposant des contraintes. En termes peirciens, on pourrait parler d'une « priméité » morphologique des discontinuités qualitatives sensibles, d'un « iconisme primaire » constituant, comme le disait Eco, « le seuil inférieur de la sémiologie » et sur lequel viendrait s'accrocher la « tercéité » de la sémiologie. La *Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio* va d'ailleurs publier un numéro spécial sur ce thème : *Eco, Kant and the Platypus: Twenty Years After*.

Le schématisme morphodynamique est profondément ancré dans cet iconisme primaire du sensible. J'aimerais pouvoir en parler plus longuement, en allant de la phénoménologie de la perception jusqu'à l'esthétique dont nous avons tant parlé dans notre séminaire avec Ivan Darrault, Jean-Jacques Vincensini et Michel Costantini et où se sont croisées tant d'affinités avec les amis de Paris, de Bologne, de Sienne, d'Aarhus, de Montréal, de Québec. Mais je n'ai pas le temps. Je me permets de renvoyer à *Morphologie et Esthétique*.

3.3. *L'incarnation du sens*

Pour conclure, j'aimerais ajouter quelques remarques sur le passage des sujets « de papier » à des sujets « de chair », autrement dit à des sujets substantiels et vivants, possédant un psychisme réel et un corps charnel, et interagissant avec le monde naturel et les institutions sociales à travers des passions, des émotions et des états d'âme. Cette problématique de l'incarnation ou de l'« embodiment » est devenue un mouvement de fond des sciences du langage, un véritable changement de paradigme. Elle soulève évidemment un grand problème méthodologique car si le sens est la forme du sens, la sémiologie structurale avec son principe d'immanence et son autonomie de la forme, ne peut élaborer que peu de choses sur la substance. Comme le disait Jean-Jacques Vincensini dans ses analyses du morphologiste goethéen André Jollès (auteur de *Einfachen Formen, Formes simples*, 1930), pour retrouver un peu de substance, il faut considérer ce confluent de l'anthropologie et de la linguistique qu'est la sémiologie narrative comme une « fenêtre » sur les structures anthropologiques et psycho-cognitives de l'imaginaire. Mais est-ce une fenêtre qui permet seulement d'observer, ou bien plutôt une porte-fenêtre qui permet aussi de sortir ?

Le débat est compliqué car il ne faut pas oublier que le structuralisme des années 60-70 se voulait être, comme on disait à l'époque, « sans sujet ». Dans la lignée du « tournant linguistique » des années 30, il fallait désubjectiver et décorporer les sciences humaines. L'enjeu était également *politique*. On se focalisait sur les *compétences* des sujets, celles-ci étant pensées comme d'ordre *social* et l'on écartait les *performances* qui relevaient trop d'un individualisme subjectal. C'est l'une des raisons majeures pour laquelle, la phénoménologie, en tant que philosophie du sujet, s'est trouvée marginalisée. Souvenons-nous de la virulence des conflits entre Merleau-Ponty et Sartre ou du choix du Collège de France pour Foucault contre Ricoeur.

Pour ma part, je n'ai jamais compris cette déconstruction du sujet. En effet, autonomiser les compétences par rapport aux performances qui les incarnent revient à traiter les structures comme des *idéautés*. Mais on ne voit pas pourquoi le caractère non psychologique et symbolique des idéautés en ferait des entités sociales. Les idéautés relèvent du sujet transcendantal et le transcendantal n'est pas un social « sans sujet ». Quoi qu'il en soit de cette affaire, le structuralisme des années 60-70 était partie prenante de ce mouvement de désubjectivation au nom de l'objectivation.

Et pourtant, dès que j'avais lu les *Ideen II* de Husserl (qui ont profondément influencé Merleau-Ponty) au début des années 80, j'avais été saisi par la façon dont, dans le contexte d'une phénoménologie du corps propre vivant (le *Leibkörper* de Husserl et la chair de Merleau-Ponty), Husserl avait élaboré une théorie des *objets-valeurs*. Si l'on utilise le ternaire husserlien hylé / noèses / noèmes, la hylé en cause est *l'affect* et les synthèses noétiques produisent comme corrélats noématiques des objets investis de valeurs (par exemple esthétiques ou morales). Comme l'explique Husserl, « la valeur est le corrélat noématique de l'affect ». Et comme les affects procèdent du corps, une phénoménologie des objets-valeurs ne peut se passer du *Leibkörper*. Il y a des moments dynamiques et énergétiques de tension, de relaxation, d'inhibition, d'activation qui, toujours selon Husserl, constituent « les soubassements hylétiques de la vie de désir et de vouloir ». La proximité avec la sémiotique des sujets intentionnels modalisés et des objets-valeurs est évidente.

A l'intérieur de la sémiotique, la reprise en considération du sujet a été profonde et multiple.

- a) Pensons à la sémiotique « subjectale » de Jean-Claude Coquet affirmant que « le corps est le niveau substantiel de l'instance énonçante ».
- b) Pensons à la psycho-sémiotique et à l'étho-sémiotique d'Ivan Darrault qui relie « l'intelligence syntagmatique » qu'est la compétence narrative aux comportements d'agents réels.
- c) Pensons au grand chantier de la *sémiotique des passions* à partir des années 80 et aux nombreuses recherches sur cette sémiotique « vivante » du sensible et du perceptif où, comme le dit si bien Denis Bertrand, « la sensibilité fait corps avec la langue ». Comme l'a expliqué Jacques Fontanille, il s'agissait de passer d'actants syntaxiques calculés en tant que positions *formelles* à des actants constitués comme positions *corporelles* par débrayage à partir de l'instance énonçante. Le corps propre est alors conçu comme la « substance » d'un sujet animé de tensions sensori-motrices. La sémiotique des passions prolonge les modalités du faire syntaxique vers les modalités de l'être subjectal.
- d) Pensons aussi au retour du sensible dans les travaux d'Eric Landowski sur la capacité de saisir, de lire, d'interpréter les *expressions* des sujets « éprouvants » dans ce qu'il appelle la « coprésence sensible » de leurs interactions. Il s'agit de viser une sémiotique de l'expérience vécue, du senti, de l'éprouver, de la présence au monde.

La « mission » de « constitution des sciences de l'homme » que Greimas assignait au XX^e siècle et à laquelle il a si largement œuvré se poursuit en ce début du XXI^e siècle. Espérons

que les nouvelles générations seront sensibles à cet appel comme l'a été la nôtre. La situation présente est d'une richesse inouïe et pleine d'avenir.

Références bibliographiques

- BIGLARI, Amir (éd.) (2014), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas.
- BORDRON, Jean-François (2011), *L'iconicité et ses images*, Paris, PUF.
- BRANDT, Per Aage (1992), *La Charpente modale du sens : pour une sémio-linguistique morphogénétique et dynamique* (thèse d'Etat, Paris III, 1986), Amsterdam, John Benjamins.
- BRODEN, Thomas F. (éd.) (2017), « Foreword » to *A. J. Greimas: Life and Semiotics*, special issue of *Semiotica. The Journal of the International Association for Semiotic Studies*, Mouton de Gruyter, vol. 214.
- COQUET, Jean-Claude (2007), *Phusis et Logos : une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, PUV.
- et Jean PETITOT (2011), in I. Darrault (éd.), « Le débat », *Actes Sémiotiques*, 114.
- DARRAULT, Ivan (2016), « De l'allégorie à la scène mythique », in S. Badir et M. G. Dondero (éds.), *L'image peut-elle nier ?*, PULg.
- DELEUZE, Gilles (1973), « A quoi reconnaît-on le structuralisme ? », in F. Chatelet (éd.), *Histoire de la philosophie*, Paris, Hachette.
- ECO, Umberto (1997), *Kant e l'Ornitorinco*, Milan, Bompiani, trad. fr., *Kant et l'Ornithorynque*, Paris, Grasset, 1999.
- FONTANILLE (1995), Jacques, *Sémiotique du visible : des mondes de lumière*, Paris, PUF.
- et Claude ZILBERBERG (1998), *Tension et signification*, Bruxelles, Mardaga.
- GOETHE, Johann Wolfgang von (1982), *Werke*, Edition de Hambourg, vol. 1-14, Erich Trunz (éd.), Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse.
- (1970), *Du Sens*, Paris, Seuil.
- (1983), *Du Sens II*, Paris, Seuil.
- (1987), *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac.
- (2017), *Du sens en exil. Chroniques lithuaniennes*, (présentation I. Darrault-Harris et D. Bertrand), Limoges, Lambert-Lucas.
- et Joseph COURTÉS (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HUSSERL, Edmund (1913), *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie, II, Phänomenologische Untersuchungen zur Konstitution*, *Husserliana IV* (1952), M. Biemel éd., La Haye, M. Nijhoff. *Idées directrices pour une Phénoménologie II : Recherches phénoménologiques pour la Constitution* (1982), trad. E. Escoubas, Paris, PUF.
- JAKOBSON, Roman, FANT, Gunnar et HALLE, Morris (1952/1967), *Preliminaries to Speech Analysis*, Cambridge, MIT Press.
- JOLLES, André (1930), *Einfache Formen*, Halle, Max Niemeyer. *Formes simples*, trad. A.M. Buguet, Paris, Seuil, 1972.
- KANT, Immanuel (1790/1913), *Kritik der Urtheilskraft, Kants gesammelte Schriften, Band V*, Preussische Akademie der Wissenschaften, Berlin, Georg Reimer. *Critique de la Faculté de Juger* (1979), trad. A. Philonenko, Paris, Vrin.
- LANDOWSKI, Eric (1989), *La société réfléchie. Essais de socio-sémiotique*, Paris, Seuil.
- (éd.) (2017), « A. J. Greimas. Sept lectures pour un centenaire », *Actes Sémiotiques*, 120.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1958), *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.

- (1973), Leçon inaugurale au Collège de France 5 janvier 1960, *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon.
- (1971), *Mythologiques*, t. IV : *L'Homme nu*, Paris, Plon.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1968), *Résumés de Cours. Collège de France 1952-1960*, Paris, Gallimard.
- (1976), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- PETITOT, Jean (1977), « Topologie du carré sémiotique », *Etudes littéraires*, vol. 10, 3, pp. 347-426.
- (1985a), *Les catastrophes de la parole. De Roman Jakobson à René Thom*, Paris, Maloine.
- (1985b), *Morphogenèse du Sens. Pour un schématisme de la structure*, Paris, PUF. *Morphogenesis of Meaning*, trans. F. Manjali, Berne, Peter Lang, 2003.
- (2004), *Morphologie et Esthétique*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- (2008), *Neurogéométrie de la vision. Modèles mathématiques et physiques des architectures fonctionnelles*, Paris, Les Editions de l'Ecole Polytechnique.
- (2011), *Cognitive Morphodynamics. Dynamical Morphological Models of Constituency in Perception and Syntax*, Berne, Peter Lang.
- (2016), « Semiotic enargeia : a tribute to Umberto Eco », in *The Philosophy of Umberto Eco*, La Salle (Illinois), The Library of Living Philosophers, Open Court Publishing Company, pp. 331-362.
- (2017), « Mémoires et parcours sémiotiques du côté de Greimas », in E. Landowski (éd.), « A. J. Greimas. Sept lectures pour un centenaire », *Actes Sémiotiques*, 120.
- (2017), *Elements of Neurogeometry, I. Functional Architectures of Vision*, Berlin, Heidelberg, Springer.
- VARELA, Francisco, Jean-Michel ROY, Bernard PACHOUD (éds.) (1999), *Naturalizing Phenomenology: Issues in Contemporary Phenomenology and Cognitive Science*, Stanford, Stanford University Press.
- THOM, René (1972), *Stabilité Structurelle et Morphogenèse*, New York-Paris, Benjamin-Ediscience.
- WILDGEN, Wolfgang (1982), *Catastrophe Theoretic Semantics. An Elaboration and Application of René Thom's Theory*, Amsterdam, Benjamins.
- ZILBERBERG, Claude (2006), *Eléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim.